

CORRECTION N°3

L'ANCIEN COMBATANT

Lorsque je quittais ce pays, j'étais déjà un homme. Si j'avais été un enfant, les blancs ne m'auraient pas appelé. En partant pour la guerre j'avais laissé une femme enceinte. Pendant toute la guerre de Lybie, je ne pensais pas aux femmes. A près notre victoire, mon bataillon fut dirigé sur Alger. Nous avons une permission de vingt jours. J'avais tout mon argent. Je pouvais commettre le péché du sixième commandement, la mort était loin. J'avais des blancs comme camarades, de vrais blancs, ceux-là, ils me disent : « camarat' pour moi, toi viens avec nous, Il femme y en a beaucoup en ville ». Je leur demandais : « y en a-t-il femmes noires ? » Ils me répondaient : « Femmes blanches, mesdames blanches. » Je pensais que les blanches et les noires ne pouvaient dormir ensemble. Ça ne s'était jamais fait ici. Mais quand mes amis-blancs me racontèrent que les Saras avaient déjà des bonnes amies blanches, je résolus de suivre mes amis blancs. Ils me conduisirent au bordel. C'est une grande maison pleine de femmes. Depuis que je suis né, je n'avais jamais vu ça. Il n'y en avait de toutes les couleurs, de toutes les grosseurs de tous les âges. Les unes avaient des cheveux qui étaient ou plus noirs que du coaltar ou plus rouge que la latérite de nos cases.

FERDINAND OYONO